

Les jours s'envolent, les heures courent. Plus le temps de penser à moi et aux transformations qui s'opèrent dans mes entrailles. Paris m'a saisie par le col et replongé la tête dans la fourmilière. Pas moyen de faire une pause, le rythme infernal de la ville vous reprend à peine les chaussures enlevées. Aucune plage n'est réservée à l'envie de souffler, on est entraîné malgré soi dans le torrent des obligations, celles que la société s'est chargée d'élaborer pour vous et celles que vous vous imposez à vous-même.

Une fois n'est pas coutume, j'ai pris ma journée, pour rattraper des heures sup' que mon patron n'envisage pas de me payer. Qu'est-ce que je pourrais bien faire ?!!

Aller me promener ? Mais où ?

Le parc du Luxembourg ? Bof, un peu pelé, je trouve. Pas vraiment la sensation de sortir de la ville. Et puis tous ces mêmes qui dévalent les allées de sable avec leurs tricycles infernaux en soulevant des nuages de poussière... Ces mères attentionnées qui sortent le goûter et courent après leur rejeton pour lui coincer entre les lèvres une mini paille reliée à un jus d'orange étonnant qui fournit toutes les vitamines et les compléments nutritionnels nécessaires à la croissance, sans une seule orange... Ces hommes d'affaires sur mesure qui impriment à leur pantalon en alpaga les marques transversales d'un mauvais banc en bois en savourant un minuscule sandwich anglais au concombre et à la *cream salad*. Trop déprimant comme spectacle. Cela ressemble à un

zoo grandeur nature où se jouent des bouts de la comédie humaine.

Les boutiques ? Entre les galeries commerciales sans âme qui répètent à l'identique la saga des marques grand public (ou supposées l'être, car les prix sont à la hauteur des marges réalisées sur les articles, pour la plupart achetés au rabais dans des pays où la main-d'œuvre est économique... les Kookaï, Morgan et autres Nique qui vendent des produits standardisés magnifiés par les représentations glamour de leurs publicités) et les magasins haut-de-gamme qui parent les beaux quartiers et les femmes fortunées, je n'ai pas trouvé mon créneau.

Et si j'allais voir l'expo Picasso au Petit Palais ? Le Télérama de la semaine dernière en fait des tonnes là-dessus, c'est que ça doit être bien. Allez, allons nous cultiver. On mourra un peu plus conscient et en plus, ça fera un bon sujet de conversation au boulot demain...

Je me dirige vers le métro. Dommage, il fait beau aujourd'hui (Il fait beau aujourd'hui ?!) ; j'aurais bien voulu éviter de plonger dans les profondeurs microbiennes de Paris, mais l'autre alternative est la voiture polluante, alors... L'habituelle odeur de pisse m'accueille dans ce temple souterrain des transports modernes. J'évite avec habileté les grappes humaines qui se ruent vers moi – et non vers la sortie, sinon elles ne seraient pas obligées d'aller si vite et d'avoir l'air si méchantes – et j'avale l'enfilade de couloirs en me laissant porter d'affiche en affiche : le Gymnase Club et ses formes humiliantes, Pizza Hut et ses pizzas peu ragoûtantes, une semaine de glisse à Avoriaz pour seulement 2 200 euros, « L'aventure numismatique sous le second Empire » au Musée de la monnaie et des médailles... et l'exposition Picasso ! C'est bon, je suis dans la tendance. Un air tzigane m'accompagne jusqu'à la rame de métro (ma tête se met à danser, mes neurones s'agitent), qui retombe avec la sonnerie monocorde annonçant la fermeture des portes. Le wagon est plein à craquer, les bras se touchent, les odeurs se mélangent. Les cheveux de ma voisine me chatouille les narines. Étrange promiscuité, qui redonne soudain aux individus une consistance et une réalité oubliées, celles d'êtres humains faits de chair et de sang et engagés dans un lent processus

de décomposition. Au bout de huit stations, l'espace se dégage un peu et les choses se remettent à leur place : chacun sur son siège, le regard fixe ou plongé dans un livre, imperméable aux autres dans son enveloppe physique. Que les gens sont tristes ! Ils s'emmerdent mais ils ne sont pas capables de parler à leurs congénères ou au moins de leur signifier par un sourire qu'ils existent ! Pourtant, derrière leur masque, je lis des histoires, des désirs, des rêves déçus. Il suffit d'un détail pour nous rendre ces vis-à-vis plus humains, et un peu d'attention : ce vieux monsieur bien droit dans son costume gris a la chaussette qui tire-bouchonne sur sa cheville gauche ; cette jeune fille à l'air arrogant se mange l'intérieur de la joue, tic répandu chez les adolescents tirillés ; cette autre femme au visage fatigué tente de se refaire une image dans le reflet de la vitre. Tranches de vie volées dans ce non espace et ce non lieu qu'est le métro, et qui se perdent dans le flot déversant des gens qui passent.

Une voix derrière moi interrompt mes rêveries. Qui ose s'élever au-dessus de la masse en prenant ainsi la parole et en troublant la quiétude absente des voyageurs ? Et puis d'abord, qu'est-ce qu'il dit ? Ah, il s'excuse de nous déranger mais il n'a pas de travail, il a trois enfants et il voudrait juste un ou deux euros ou un ticket restaurant ? Eh bien, s'il ne voulait pas nous déranger, c'est loupé ; il l'a doublement fait... en nous empêchant de jouer les absents ou les gens préoccupés par des considérations extrêmement importantes, et en sollicitant notre esprit charitable qui manque considérablement d'entraînement. Que faire ? Plonger le nez dans son livre quand il passe ? Lui donner un sourire à défaut d'une pièce ? Ne rien faire parce que, vraiment, il a l'air antipathique ? Ou lui donner de l'argent en se disant que finalement, c'est un peu facile mais bon, on a fait un geste mais quand même on va pas le faire à chaque fois ? Peu importe. L'essentiel est d'agir en accord avec soi-même, sans se chercher d'excuse. Je ne suis pas mère Thérèse mais je suis sensible aux gens ; s'ils m'émeuvent, m'interpellent, me dérangent, je donne. Sinon, tant pis pour eux.

J'émerge de la bouche de métro, pas fâchée d'être enfin arrivée. Après avoir vérifié ma route auprès du premier passant qui passe pour être sûre de ne pas partir dans la mauvaise direction, je me presse vers le musée : il est déjà 15 heures, il ne m'en reste que deux pour découvrir les œuvres du maître espagnol.

Madre de dios !!! Trois cents personnes ont dû lire Télérama et s'agglutinent en une queue désordonnée devant l'entrée du Petit Palais ! Quand bien même j'arriverais à entrer avant la fermeture des portes, je les retrouverais à l'intérieur, telles des grappes humaines butinant avidement le suc de Pablo en agitant leurs petites ailes transparentes pour m'empêcher d'approcher.

Je les hais ! Paris, capitale culturelle, victime de son succès. Musées engorgés, jardins surpeuplés, cinémas bondés. Tout événement faisant l'objet de publicité est condamné au succès, pas forcément pour ses qualités intrinsèques mais parce que même si seulement 1 % de la population parisienne se déplace, cela représente 100 000 personnes qui décident au même moment d'aller au même endroit pour voir la même chose. Impossible de lutter, sauf à prendre sa journée de congé et à se pointer devant l'entrée dès le lever du soleil... euh pardon ! dès l'éclaircissement du ciel.

Je ne suis pas femme à me laisser abattre. Puisque le programme a échoué, tentons l'aventure. Paris est un immense terrain d'exploration, il y a sûrement encore des trésors cachés. Je longe l'aire boisée à proximité du Grand Palais, histoire de me mettre les idées au vert ; une douce transition avant de débouler sur la place de la Concorde, vaste arène où se croisent et s'entrecroisent des dizaines de combattants montés sur des machines de fer. La danse est relativement fluide, conservant au lieu sa majesté autour de l'obélisque centrale qui se dresse telle une reine hautaine.

Je passe devant le Crillon en espérant voir Prince ou Vanessa Paradis accoudés à l'une des fenêtres, puis déçue, reporte mon attention sur l'Église imposante qui barre le bout de la rue Royale, La Madeleine. J'aime bien la galerie à colonnade qui dissimule la grande

porte d'entrée surmontée d'un fronton mouluré. Une architecture simple mais noble, qui me rappelle celle des nombreux monuments religieux qui peuplent Rome et une certaine forme de classicisme pas désagréable en ces temps mouvants.

Je vire à droite, suivant toujours les grandes artères.

Les Grands Boulevards.

Ils portent bien leur nom. Dommage qu'ils soient ouverts aux voitures, ils en contiennent d'autant plus !

Un second monument ponctue ma trajectoire en droite ligne : l'Opéra. Ahhh, quelle merveille ! quelle présence ! quelle histoire ! C'est presque un péché de le voir ainsi, cerné de toutes parts par le bruit des klaxons et les ramifications d'avenues encombrées et polluées, résister malgré tout à la pression des temps modernes. Si j'étais magicienne, je le mettrais sous une cloche de verre, comme dans ces bulles remplies d'eau que l'on secoue pour faire monter la neige ; en fond, une toile bleue pour imiter le ciel et tout autour, une multitude de plumes blanches voletant dans les airs, arrachées dans le tumulte aux tutus des petits rats pressés. Les personnages célèbres taillés dans la pierre qui ornent l'entrée sortiraient de leur enveloppe minérale et danseraient sur les marches du palais. Et le ciel s'ouvrirait pour laisser descendre Dieu porté par un rayon de soleil. Et les sopranos reviendraient chanter à l'Opéra Garnier.

On peut rêver, non ? Bon.

Je resterai frustrée à jamais de n'avoir pas pu assister à un opéra dans ce lieu mythique encore hanté par l'odeur du talc et le frottement des ballerines. Je me refuse d'ailleurs à aller voir un spectacle lyrique à la Bastille... Il y a de vieux rêves qui ont la vie dure.

À l'intérieur, un groupe de lycéens a envahi les marches qui desservent les différents étages. Ils écoutent avec attention leur professeur (d'histoire de l'art, je suppose) qui tente de leur résumer l'histoire du bâtiment sans se laisser perturber par le brouhaha ambiant. Belle aubaine, un guide gratuit ! Je contourne la classe par la droite et m'assieds furtivement à côté d'un élève, à l'extrémité du dernier

rang. Deux paires d'yeux se tournent vers moi puis reviennent vers leur centre d'intérêt premier. J'entoure mes jambes de mes bras et pose le menton sur mes genoux en une attitude d'écoute passive où seules mes oreilles grandes ouvertes s'offrent au flot des connaissances.

L'enseignante cède la parole à un guide de l'Opéra de Paris, une grosse femme suante en jupe plissée appuyée sur une canne et cachée derrière des lunettes à double foyer. Quelques adolescentes rigolent... Les méchantes filles ! Du haut de leur fraîche jeunesse, elles s'amuse de son personnage, accaparées qu'elles sont par les stigmates de l'apparence. La tolérance viendra plus tard, après quelques désillusions.

Je me concentre à nouveau sur l'exposé de la femme-grosse-mais-intéressante, qui parle de boursoufflure interne et d'emphase externe (ce discours lui va bien). Charles Garnier semble avoir été un architecte peu conventionnel, mélangeant avec délice les styles et les âges, et se devant de ce fait d'avoir un certain sens de la répartition : à l'impératrice, femme de Charles Louis Napoléon Bonaparte (dit Napoléon III, troisième fils de Louis Bonaparte, lui-même frère de Napoléon 1^{er}) qui lui demandait, non sans une certaine ironie, si son projet s'inspirait du style Louis XV ou Louis XVI, il aurait répondu : « Mais c'est du Napoléon III ! ». Un vrai commercial avant l'heure, ce Charles.

Je devrais peut-être m'en inspirer dans le cadre de mon travail. — « Julia, je viens de recevoir la maquette de mon dépliant ; pourquoi avez-vous choisi ces couleurs criardes et remplacé les tirets par de gros points noirs ? » — « Mais c'est du Anne-Marie Lanvin, voyons ! » Qu'est-ce que j'aimerais pouvoir me lâcher et jeter au visage de ces clients acariâtres le fond de ma pensée. Mais ce n'est pas le genre de la boîte. Mieux vaut ramper que perdre un budget. Vous ne voulez tout de même pas faire chuter la marge prévisionnelle de l'agence ! La fierté s'arrête là où commence l'intérêt. Nos interlocuteurs le savent bien et ont vite fait, en cas de litige, de nous rappeler ce que nous sommes à leurs yeux : de simples fournisseurs... Seuls les artistes

peuvent imposer leur vue ; leur travail est une œuvre originale qui, de ce fait, ne peut être comparée à aucun modèle pré-existant (mis à part le plagiat pur et simple). Par contre, l'élément subjectif intervenant ensuite inévitablement (j'aime, je n'aime pas), le refus n'est pas négociable. C'est comme ça que beaucoup d'artistes sont morts sur la paille. La liberté, ça se paie...

La séance est terminée. La femme-grosse-mais-vraiment-intéressante remercie l'auditoire de son attention et son visage en forme de pomme se fend en deux sous la poussée d'un large sourire. J'ai envie d'aller lui dire quelques mots mais déjà elle s'éloigne en clopinant.

Je sors.

Le bruit pénètre brutalement dans la bulle qui m'enveloppe, lisse et reconfortante, de l'histoire dépouillée de ses aspérités. La réalité a des contours beaucoup plus tranchants.

C'est rassurant, c'est vrai, de vivre dans le passé, d'étudier les anciens, de consacrer sa vie au savoir et à l'analyse des actes et pensées de nos prédécesseurs. Mais ce n'est pas la vraie vie, celle où si l'on s'y frotte, on s'y pique. Celle qui bouscule nos schémas mentaux et nos belles convictions à coup de vérités crues et de faits irrévocables. Celle qui fait mal. Celle qui fait changer.

La tentation est grande parfois, de se réfugier dans l'ancre des livres, grottes sombres dont les peintures rupestres n'ont pas été abîmées par la lumière du jour. S'enfermer dans un bureau qui sent le bois ciré et le vieux papier et plonger dans des univers déjà explorés, aux routes balisées. Se nourrir de la vie des autres, jusqu'à faire siennes leurs pensées. N'être finalement qu'un réceptacle dont le seul espace d'initiative est d'effectuer des analyses comparatives entre les différentes catégories d'hommes (ceux qui ont été acteurs de l'histoire et ceux qui l'ont écrite) afin d'en tirer une soit-disante intelligence des choses. C'est sans doute cela qui m'a amenée à changer de voie, à m'extraire du monde vaniteux de la philosophie où les jeunes érudits s'acharnent à défaire ce qui a été fait avant eux, pour ensuite reconstruire un nouveau modèle. Mais la laine reste la même, seule la

forme du pull-over change...

Dieu existe-t-il ? Personne n'a jamais pu répondre à cette question.

Pourquoi vivons-nous ? Chacun a sa réponse.

Vers où allons-nous ? Dieu seul le sait ! (retour à la case départ).

- Salut !

On me parle ?

- Olivier ! Ça alors ! Mais qu'est-ce que tu fais là ?

Question stupide, mais motivée.

- Ben, j'habite à Paris.

Réponse stupide, mais justifiée.

- Ça fait longtemps ?

- Ouais, trois ans environ.

C'est sûr, le temps passe vite... Dix ans que j'ai quitté ma province et le cocon familial et me voilà face à mon amoureux de 6^e A, celui dont la photo trônait sur la première page de mon journal intime, entourée d'un cœur. Celui dont les baisers mouillés (eh oui, on mettait déjà la langue...) restent associés à l'odeur du pipi. Ce n'était pas de sa faute, on était obligés d'aller dans les toilettes pour s'embrasser, collègue de bonnes sœurs oblige. De vrais rendez-vous, officiels, avec les copains dépêchés comme vigiles pour surveiller l'entrée. — « On se voit à la récré de 10 heures vendredi, aux chiottes ? ». Ma première crise de jalousie, parce qu'il était sorti avec Sybille l'année d'avant – tout le monde le savait, même les secondes... – et qu'il ne voulait pas l'avouer. Ma première rupture.

— « Il paraît que quand vous sortiez ensemble, avec cette connasse de Sybille, tout le monde disait que vous étiez le couple tilt. Eh ben, t'as qu'à retourner avec elle ! Je casse ! ». Et le pire, c'est qu'aujourd'hui, il a toujours la même tête !

- Et toi, ça fait longtemps ?

- Longtemps quoi ?

- Que tu es ici ?

- Ah... Cinq ans.

- T'habites où ?

Ouh là là, je n'ai pas du tout envie de lui donner de détails sur ma vie personnelle.

- Dans le XV^e.

- Ah bon ? Moi aussi, c'est marrant. De quel côté ?

- À la périphérie.

Le pauvre garçon prend un air perplexe.

- Ah oui, je vois... Tu voudrais pas qu'on aille boire un coup quelque part, pour discuter ?

- Non, non, désolée, je ne peux pas ; j'ai un rendez-vous et je suis déjà en retard.

- C'est dommage. C'est fou quand même qu'on se soit croisés comme ça, par hasard (ça oui, c'est pas de bol...). T'es toujours aussi jolie (aaaah là, c'est trop !).

- Merci. Bon, il faut que je file.

- Attends. Laisse-moi tes coordonnées pour que je puisse t'appeler. On pourrait aller manger un bout ensemble un soir, non ?

- Ça va être difficile. Je bosse beaucoup en ce moment.

Non de non, il ne voit pas que j'ai pas envie de passer une soirée avec lui et que ça m'énerve qu'il s'accroche à moi comme une moule à un rocher ! C'est bien pour ça que l'on a inventé les formules de politesse, non ? Pour éviter d'avoir à dire des choses désagréables aux gens qui nous veulent du bien ?

- Pas le week-end, quand même ?

Ok, je sors le joker.

- Le week-end, j'en profite pour passer du temps avec mon copain.

- Ah, ça fait longtemps que tu es avec lui ?

T'es de la police ? Qu'est-ce qu'il est chiant. Il était déjà comme ça quand on avait 10 ans ? Sûrement. C'est pour ça que j'ai dû le quitter.

- Oui, pas mal de temps. Et ça se passe bien.

- Tant mieux ! Bon... Eh ben c'est bien...

J'atteins le fond du puits. Le vide dans toute sa grandeur. Voilà qu'il me sert cette expression terrible des gens qui n'ont rien à dire mais qui ne savent pas se taire (la peur du silence, qui fait écho à leur désert

intérieur). Phrase qui ponctuait inévitablement les conversations des habitants de ma contrée lointaine, soulignée par un pincement de la bouche (on ne sait jamais, si une idée jaillissait sans que l'on puisse la contrôler...) et un regard lointain (expression d'une profonde méditation). Eh ben c'est bien...

- Bon, au revoir.

- A bientôt, j'espère ! Dis bonjour à ton ami.

Sourire contraint. Demi-tour. En avant, marche !

Le restaurant est déjà plein. Le bruit des conversations se mêle au cliquetis des couverts et au tintement des verres, tandis que des serveurs en chemise blanche et tablier noir s'entrecroisent avec dextérité, tels des matadors dans l'arène se déhanchant pour éviter les cornes du taureau. La tête rouge du cuisto s'encastre régulièrement dans le passe-plat, comme un diable qui sort de sa boîte, pour annoncer les plats à enlever. Une pure ambiance de bistrot parisien.

Philippe est assis à une petite table au fond de la salle. Il éventre négligemment un quignon de pain pour en extraire la mie, la tête levée vers le panneau d'ardoise sur lequel est inscrit le menu. Un petit épi se dresse au sommet de son crâne, signe d'une journée agitée.

Je profite du fait qu'il a le dos tourné pour m'approcher subrepticement et l'embrasser dans le cou.

- Excuse-moi, je suis en retard.

Philippe sursaute, envoyant valser son bout de pain deux tables plus loin.

- Tu es folle ! Tu m'as fait peur !

- Désolée, je ne pensais pas que tu étais aussi concentré. Qu'est-ce qu'il y a de bon à manger ?

- Des ravioles au bleu de Sassenage, du gigot d'agneau à la crème d'ail et des escargots en sauce piquante.

- Des escargots, beurk ! Non seulement c'est visqueux et plein de bave, mais en plus il faut aller les chercher au fond de leur coquille. Pourquoi continue-t-on à manger des choses pareilles ? C'est bon pour l'homme de Cro-Magnon, ça. Il n'avait pas le choix, lui !

- Bon, tu ne vas pas nous faire un exposé sur les escargots ! Y'a autre chose à manger.

- Oh là, t'es pas d'humeur joviale, ce soir !

- Je n'ai pas passé ma journée à flâner, moi.

Voilà, la crise du mec qui assume des responsabilités et qui bosse comme un fou, mais qui voudrait bien faire autrement et qui se venge sur les autres.

- Excuse-moi, mon chéri, mais c'était ma journée RTT. Rires-Télé-Tarot.

Philippe sourit. C'est bon, la bombe est désamorcée.

- D'ailleurs, il m'est arrivé un truc incroyable aujourd'hui. Figure-toi que je suis tombée nez à nez avec mon premier amoureux, sur les Grands Boulevards !

- Ah bon ? D'où il sort, celui-là ?

- On était ensemble au collège, à Manosque. J'ai eu l'impression de revenir vingt ans en arrière ; il a toujours la même tête !

- Et alors, il est beau ?

J'éclate de rire et me penche au-dessus de la table avec un regard mystérieux pour lui susurrer d'une voix chaude :

- Il a la beauté des souvenirs...

Grimace de Philippe.

- Bon, on va commander. Garçon !

Des images dansent devant mes yeux, effluves s'échappant du marais de ma mémoire. La couverture abricot de mon journal intime, orné de deux petites filles Sarah Kay. Un cadenas doré, dont j'ai perdu la clé.

- Bonsoir. Vous avez choisi ?

Un photomaton rageusement arraché, et le texte en-dessous barré à grands traits de Bic (tout ça, c'est la faute à Sybille...).

- Oui, alors, on va prendre deux plats en direct : un gigot d'agneau et des ravioles de Roman.

- Ah, ce ne sont pas des ravioles de Roman, Monsieur.

La cour du collège, avec ses allées de marronniers. La statue de la

vierge tout au fond.

- Ce n'est pas grave. Je vais quand même prendre ça.

Les confidences entre copines sur le petit muret face à la cantine, la bouche remplie de mauvais pain (à l'époque, on pratiquait déjà les substituts de repas : trois tranches de pain à la place d'un déjeuner déguelasse).

- Vous prendrez un dessert ensuite ?

- Non, merci.

La bonne sœur mastodonte qui servait de cuisinière et qui vociférait après nous de sa bouche édentée pour qu'on aille en cours (elle aurait mieux fait de se consacrer entièrement à Dieu). Terrifiante, la nonne, avec ses mollets nus d'alpiniste plantés dans de gros godillots en cuir et son large fessier tanguant dans une jupe en toile brute bleue marine...

- Avez-vous choisi du vin ?

L'impression d'avoir fait une faute terrible lors de la messe à laquelle nous étions obligés d'assister une fois par an dans la petite chapelle du collège, quand on m'a appris qu'il ne fallait pas manger l'hostie si l'on n'avait pas passé sa communion solennelle. Le rouge aux joues et la boule dans l'estomac.

- Julia, tu veux du vin ?

Poufff, fait la bulle en éclatant.

- Non, non, non. C'est le sang du Christ !

Philippe tourne vers le serveur un visage en forme d'excuse.

- Non, ça ira. De l'eau seulement.

L'air est glacial quand nous sortons du restaurant. Je resserre frileusement les pans de mon manteau et plonge le nez dans mon écharpe (comme tout ce qui dépasse, il est en prise directe avec le froid, valeureux thermomètre portatif).

- Je déteste le froid !

Philippe m'enveloppe de son bras. Le battement de la ville s'est

à peine assourdi avec la nuit. Tout un peuple nocturne hante les trottoirs et se fond dans l'obscurité vers des destinations inconnues. Paris ne semble jamais vouloir se reposer. Un monde d'activités parallèles s'anime à la nuit tombée, repas aux chandelles ou danses cathodiques, rencontres furtives, deals obscurs, éclate sur grand écran, promenades lascives, virées sans but. On s'enfonce dans ce trou noir les sens à l'affût, tous nos capteurs sollicités par l'absence de repères fiables.

Un espace de liberté que le travail nous vole, car l'horloge tourne et le réveil sera difficile.

Je regarde ma montre. Minuit moins vingt. Quarante minutes de métro. On n'est pas couchés...

- Et si on prenait un taxi ? propose Philippe en apercevant une station au bout de la rue.

- Bonne idée. Je ne me sentais pas le métro.

Une Mercedes blanche nous sert de carrosse. Certes, un peu plus confortable et silencieux qu'à l'époque... Le luxe a du bon. Je m'enfonce dans les fauteuils moelleux et laisse défiler mes yeux au rythme du diaporama qui s'imprime sur les vitres.

Le parc des Buttes-Chaumont, masse sombre qui jaillit au milieu des lumières.

Canal Saint-Martin, îlot naufragé d'un Paris en noir et blanc disparu (« Atmosphère, atmosphère ! »).

La Gare du Nord, bête monstrueuse tapie sous une structure métallique qui lance ses griffes ferrées vers les contrées froides.

Le Sacré-Cœur, sommet aux neiges éternelles offrant aux voyageurs égarés une balise sacrée (de loin, il donne l'impression d'être posé sur un socle, s'élevant toujours au-dessus des autres constructions tel un mirage au milieu du désert, un photo-montage pour touristes ébahis).

L'enfilade des boulevards : Rochechouart, Clichy, autoroute urbain qui pénètre au cœur du Las Vegas parisien...

Pigalle ! Paroxysme de lumières, couleurs fluos agressives – clignement des yeux, réveil brutal –, messages X-plicités. Des vitrines

suggestives attirent le chaland, très vite frustré par le grand rideau noir qui masque l'entrée. Il se tord le cou pour voir à l'intérieur mais n'ose pas entrer. Alors, petit monsieur, on veut mater ? On rêve de gros seins voluptueux et de fesses rebondies et on ne franchit pas le seuil ? Du sexe, des odeurs, des gémissements, de la chair, y'a pas tout ça à la maison... Vas-y, petit monsieur, va t'éclater ! Pourquoi tu ne rentres pas ? Tu as honte de tes désirs, tu trouves que tout ça n'est pas très propre ? Ta morale te tarabuste ? Oh, petit monsieur en imperméable beige, tu n'as quand même pas fait tout ce déplacement pour rien ! Ahhh, voilà quelqu'un de compatissant, un bon gars bien costaud à la coupe impeccable et bagué d'or qui t'invite à entrer. Allez, courage ! Abracadabra, il a disparu... Rideau.

Tiens, le Moulin-Rouge. Étrange anachronisme. Désirs crus et sexes à nu contre bouts de seins diamantés et plumes au cul... Brigitte Lahaie versus Mistinguett ! Il n'y a plus que les Japonais pour trouver ça excitant ; des groupes de Don Quichotte bardés d'engins de guerre dernier-cri (la guerre des images) partent à l'assaut du moulin, dont les ailes rappellent insidieusement la lettre X.

On replonge dans le noir.

Boulevard des Batignolles, boulevard de Courcelles. Sniff, sniff... ça sent les beaux quartiers. Plus de lumières aux fenêtres, les gens affairés dorment. Ils n'ont pas les moyens de vivre la nuit. Le business, l'avouable en tout cas, se joue au grand jour, dans des tours de verre lumineuses et transparentes. On dit bien que l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt, non ?

Porte Dauphine. Le royaume de la tapine ! Les loups sont sortis du bois de Boulogne, chassés par la bonne morale. L'un par Issy, l'autre par Ivry, ils sont rentrés dans Paris... Les travestis sont là ! Des poupées barbies trash montées sur des jambes sans fin. Les seins au balcon, malgré le froid, un manteau en fausse fourrure négligemment posé sur l'épaule. Leurs silhouettes graciles flottent dans la nuit, hérons de l'ombre aux pattes fragiles, espèce en voie de disparition, non protégée... Quand on s'approche, l'illusion se dissipe et le malaise

grandit. Les visages sont des masques, les grands yeux noirs fardés et alourdis par le mascara sont vides de toute expression. Les bouches redessinées s'alanguissent dans des promesses désincarnées.

Faux cheveux, fausses peintures.

L'homme tente de résister à son travestissement, poussant de-ci de-là un nez imposant, une mâchoire carrée ou une glotte indiscreète dévoilant la mascarade. On s'interroge alors, on scrute de plus près, on cherche des indices. Qu'ont-ils à cacher ? Qui sont-elles réellement ? Quelle souffrance dissimulent ces atours extravertis ? L'ambiguïté des sexes est un leurre qui détourne notre regard de l'essentiel, à savoir l'intégrité physique et morale d'une personne hors du commun. Un être qui tente de réconcilier en son sein l'homme et la femme, ce dont l'a doté la nature et ce qui lui manque. Qui défie les lois de Dieu en étant en même temps Eve et Adam, le serpent et la pomme, mi-ange mi-démon.

Encore une fois, le commun des mortels s'attache aux apparences et juge sans délibérer. Perversions, curiosités, animaux de cirque, objets de jouissance, dépravations... Les travestis rejoignent le cortège des maux de la société, monstres engendrés par une graine dégénérée (mais d'où vient-elle, cette graine, puisque tout est bon dans la nature ?). Ils nous jouent un remake de Freaks mais les monstres sont en liberté, provisoire. J'aimerais être la confidente de ces créatures hybrides, pénétrer leur univers et les voir sans fard, dans les loges, au moment où elles retirent leur perruque et effacent à l'aide d'un coton les traces de la nuit. Voir leurs yeux cernés et l'ombre grisée de la barbe qui repousse. Jusqu'où leur costume de scène est-il une seconde peau ? Je voudrais le savoir...

Le taxi s'arrête devant notre immeuble. Je n'ai pas dit un mot de tout le trajet. Je ne sais même pas à quoi pensait Philippe pendant ce temps-là. Je n'ai pas envie de lui poser la question. Enfermement dans ma tête (le cerveau est un compartiment étroit, on ne peut pas s'y loger à deux). Amis du soir, bonsoir.